

Le temps du lieu

Pascale Millot

J'avais 20 ans et, comme beaucoup de jeunes gens de mon âge, je parcourais la Grèce et ses îles, sac au dos, avec deux amies, dormant sur les plages et consommant avec un peu trop d'enthousiasme les spécialités locales : ouzo, moussaka, musique nocturne et jeunes garçons. Au pays des dieux de l'Olympe, j'étais immortelle : à 20 ans, le temps n'existe pas.

Au hasard de nos pérégrinations helléniques, nous avons fait escale dans le doigt le plus à l'est du Péloponnèse, à Épidaure, où se trouve l'un des plus vieux théâtres antiques. Construit au III^e ou IV^e siècle av. J.-C., le théâtre d'Épidaure, connu pour sa remarquable acoustique, a servi de modèle à de nombreux autres théâtres grecs. 2400 ans plus tard, il est là, immobile et immuable face aux millions d'êtres humains qui s'agitent, vieillissent et meurent tout autour.

Mes amies et moi nous sommes donc retrouvées là, dans la nuit étoilée d'un soir d'été, à assister, au sein d'une foule majoritairement composée de touristes, à une représentation d'*Antigone* de Sophocle. Devant nous, la courageuse fille d'Œdipe, fermement décidée à enterrer son frère Polynice selon les rites funéraires dus à son rang, vêtue d'une robe drapée blanche et pieds nus sur la pierre, opposa pendant près de deux heures la fougue de sa jeunesse à la fureur de son oncle Créon.

Ce soir-là, ce ne sont pas les remords de Créon et d'Ismène, la sœur repentante, l'intransigeance d'Antigone ou l'amour d'Hémon qui me firent monter les larmes aux yeux, mais la prise de conscience soudaine de l'épaisseur temporelle du lieu où je me trouvais. Était-ce à cause de l'universalité du drame familial qui se déroulait sous mes yeux ? De la force des mots qui avaient traversé les millénaires ? De l'étrange familiarité de ces déchirements œdipiens aux oreilles de la jeune fille passionnée de psychanalyse que j'étais alors ? Je ne saurais le dire. Mais je sais que, assise sur les bancs de pierre du *teatron*, m'apparût cette évidence : certains lieux encapsulent le temps. J'étais là, toute petite tranche d'humanité, insignifiante en regard du temps géologique et historique, et je sentais sous mes fesses un peu douloureuses (la pierre grise d'Épidaure n'a pas la mollesse des fauteuils de nos théâtres bourgeois), je sentais, donc, toutes celles et ceux qui m'avaient précédée. J'imaginai ce combattant de Pancrace ahanant sous les cris d'un public en délire, ce joueur de cithare pinçant les cordes avec ses doigts menus, je voyais ce soldat hérule agonisant sous l'épée d'un valeureux Athénien, et ce Goth, pendant les invasions barbares, investissant le sanctuaire, en proie à une fureur inextinguible. Puis, levant les yeux, j'aperçus, à quelques mètres de moi, un petit garçon coiffé d'une casquette à l'effigie du Dieu Coca-Cola endormi sur les genoux de sa mère.

Voilà un bien long détour pour exprimer ce qui cause mon émoi dans certains lieux : cette capture du temps, et, avec elle, la réminiscence des gens qui y ont vécu, qui y sont morts, s'y sont battus, y ont souffert, aimé, chanté, mangé, fait l'amour, accouché. Ou, peut-être que ce qui m'émeut, ce sont les histoires que des gens *auraient pu* y vivre, ce sont les êtres qui *auraient pu* y souffrir, s'y aimer, y pleurer, y chanter, y manger, y faire l'amour, y accoucher. Au fond, ce qui m'émeut de lieux comme Épidaure, c'est précisément ce qui, selon Jean-Didier Urbain, en fait un lieu, c'est-à-dire, le surgissement du sens :

Le lieu survient [...] quand un imaginaire s'empare [d'une] structure pour s'y mettre en scène, en la remplissant alors de projets et de sujets, d'aventures ou d'habitudes, d'accidents ou de rites, d'épisodes et de flux, d'enchaînements d'actes et de personnages qui lui donnent un sens.

Évidemment, cette définition se prête particulièrement bien à la description d'un théâtre comme celui d'Épidaure, lieu de mille histoires et de mille personnages, car avec ce surgissement de sens dont parle Urbain, c'est la possibilité de récits qui surgit aussi. Toutes ces histoires d'hommes et de

femmes d'Épidaure, je les ai bien sûr inventées, imaginées, mais si elles n'ont pas existé, elles n'en sont pas moins vraies.

En d'autres termes, les lieux qui m'émeuvent sont ceux qui sont suffisamment chargés (historiquement ou personnellement) pour devenir des moteurs à fiction, à récits, à histoires, des capsules mémorielles qui m'autorisent à mettre mon imaginaire, mon intelligence, mon savoir en action pour les investir d'un sens nouveau. N'est-ce pas précisément cela que nous avons exploré et exploité au cours de ce séminaire de création sur le territoire? Créer à partir d'un lieu ne consiste-t-il pas à «y mettre du sien», à se l'approprier en y injectant du récit?

Vingt ans après mon épiphanie grecque, j'ai vécu le même choc dans un autre lieu tout aussi dense. J'étais à Jérusalem pour un voyage de presse au cours duquel les organisateurs, particulièrement soucieux de l'image d'Israël que nous allions rapporter au Canada, s'appliquaient à nous laver le cerveau en nous montrant les plus beaux endroits de cette ville objectivement magnifique. Aussi convenu que cela puisse paraître, c'est du haut du mont des Oliviers que l'épaisseur temporelle de Jérusalem m'est tombée dessus. Là, sous nos pieds, dans la stratigraphie de la ville sainte, dormaient 4 000 ans d'Histoire (au singulier, avec sa grande hache¹) et d'histoires (au pluriel, avec un petit h). J'en ai eu le souffle coupé. Mais ce qui m'y a frappé encore davantage qu'à Épidaure, c'est le potentiel de fiction des lieux.

Jérusalem est un symbole que les trois grandes religions monothéistes se disputent depuis des millénaires, la parant de légendes et de récits propres à édifier la fiction qui leur convient le mieux. La fille de Sion est le centre d'un faisceau d'histoires et d'interprétations multiples des mêmes histoires, des mêmes événements, des mêmes légendes et des mêmes découvertes archéologiques. Capitale du roi David pour les Juifs, théâtre de la passion du Christ pour les chrétiens, point de départ du voyage nocturne de Mahomet pour les musulmans², elle est l'épicentre tragique de récits magnifiques et terribles qui sont sans cesse retravaillés et réécrits par les individus qui, comme moi, lui donnent sens et la colorent de leur petite mythologie personnelle,

-
1. C'est Georges Perec qui emploie cette expression dans *W ou le souvenir d'enfance*.
 2. Le voyage nocturne du prophète Mahomet de La Mecque à Jérusalem se situerait selon la tradition autour de l'année 620 de l'ère chrétienne. Selon le Coran, ce voyage précède le moment où le prophète monte aux cieux puis descend aux enfers en compagnie de l'ange Gabriel après être allé sur le mur du temple à Jérusalem.

mais aussi par le cinéma, la littérature, le politique, les médias. Dans mon cas, un lien mystérieux à la judaïté et à son histoire a sans doute cristallisé mon émotion. Deux de mes grands-parents étaient d'ascendance juive, et s'ils n'en parlaient jamais, j'ai toujours senti qu'il y avait quelque chose d'irrésolu, de secret, derrière ce silence.

Jérusalem représente l'exemple extrême de ce modelage d'un lieu par l'imaginaire, l'idéologie et l'intelligence humaine, mais d'autres, moins illustres, sont aussi des creusets de sens, maillages d'intime et de collectif, de public et de privé, de social et d'autobiographique. Nombre d'écrivains ont bien sûr exploité cette polysémie des lieux, l'ont utilisée pour en faire la matière de leur œuvre, les ont réinvestis, repensés, réécrits.

Quand Lamartine revient, un an après la mort de son aimée, au bord du lac du Bourget, en Suisse, il réinvente, recrée le lieu à l'aune de son chagrin. En découle « *Le Lac* », le poème le plus célèbre du romantisme.

Ô lac! L'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!
[...]
Ô temps, suspends ton vol!
et vous, heures propices
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

Lamartine dit bellement ici ce que nous prenons pour une évidence: le temps passe, il s'enfuit, et les lieux restent, rappelant des blessures anciennes, mais permettant aussi de construire du sens, et de l'art, avec ce qui est sous nos yeux.

La mémoire fonctionne grâce à des images ravivées par des émotions liées à des sensations (choses vues, sons, odeurs, textures), bref, par quelque chose qui s'éprouve physiquement, sensuellement, dans l'espace et les lieux. Le temps, quant à lui, ne s'éprouve pas, sinon a posteriori ou dans des situations qui nous contraignent à — littéralement — le *sentir* passer: une maladie ou un accident qui nous clouent au lit, un confinement, une solitude forcée, un exil. En règle générale, cependant, nous n'éprouvons pas le temps qui passe.

C'est peut-être pour ça que vieillir est si difficile à accepter. Quand on dit : « Je n'ai pas vu le temps passer », c'est bien parce que le passage du temps ne se voit pas. Il n'a pas d'odeur, pas de texture, pas de goût sinon parfois, celui, un peu amer, du regret. C'est une abstraction que l'être humain, dans son obsession d'ordonnance et de calcul, a enfermée dans des sabliers, des horloges, des montres. Les astrophysiciens le savent bien eux qui, observant une étoile au télescope, observent un objet du passé. Souvent, l'étoile qu'ils voient est même déjà morte. Pourtant, nous la voyons. L'image de l'étoile a force de réalité. Quand il nous frappe, le temps, lui, est déjà passé. Il nous rattrape par à-coups, par fulgurance, par choc, par surprise presque, comme ce matin où nous nous réveillons et, nous surprenant dans le miroir, nous voyons danser un long cheveu blanc sur notre tête.

Que font d'ailleurs les artistes, pour représenter le temps ? Ils observent, décrivent, peignent les lieux dans le temps qui passe. C'est ce qu'a fait Monet avec sa série de 30 tableaux de la cathédrale de Rouen, qu'il a peinte, entre 1892 et 1894, à différents moments du jour et de la nuit. La force de la série consiste à rendre tangible ce qui ne l'est pas : représenter l'immatérialité du temps par la répétition et la matière picturale. Là, seulement, nous pouvons saisir un petit quelque chose du passage du temps.

Mais je m'é gare, le temps file, revenons sur les lieux...

Depuis les années 1980, nous rappelle le critique et poète Michel Collot, on assiste, après le *linguistic turn* des années 1960, à un *spatial turn*, un tournant spatial. Comme le dit le philosophe Marcel Gauchet en 1996 :

Nous assistons à un tournant géographique diffus des sciences sociales. Entendons non pas un tournant inspiré du dehors par la géographie existante, mais un tournant né du dedans, sous l'effet de la prise en compte croissante de la dimension spatiale des phénomènes sociaux.

Alors que le XIX^e siècle était obsédé par l'Histoire, c'est l'espace qui semble avoir marqué le XX^e. En témoigne, selon Michel Collot « l'intérêt des historiens pour le paysage, expression d'une mémoire personnelle et/ou collective ». De supports de l'Histoire, décors des grandes batailles ou des grands couronnements, l'espace et le territoire sont devenus des champs d'étude à part entière, éléments structurant l'Histoire et la société.

Cette tendance à une spatialisation de l'Histoire, poursuit Collot, est aujourd'hui encouragée par le souci écologique, qui suscite

une prise de conscience des rapports qui lient l’homme et les sociétés humaines à leur environnement.

À cet égard, on ne peut que constater que les lieux, à l’image du temps qui passe, sont de plus en plus instables, changeants, mouvants. Et si un lieu travaillé par le temps est le théâtre du surgissement du sens et un moteur à fiction, l’effacement d’un lieu familier est à coup sûr le théâtre du surgissement du non-sens, moteur de dépression et d’anxiété. Dans *Le temps sans âge, une ethnologie de soi*, Marc Augé écrit :

Si vous ne retrouvez plus le paysage dont vous aviez gardé le souvenir, c’est que vous ne vous y retrouvez plus, qu’il vous est devenu étranger. [...] Il s’agit donc bien d’une intervention dans votre intimité personnelle [...] Il s’agit moins d’écologie alors que d’une sorte d’atteinte à la vie privée.

Pas étonnant, dès lors, que cette atteinte soit vécue comme une effraction douloureuse. Un terme a même été créé pour décrire ce sentiment de plus en plus prégnant dans notre monde au bord du collapsus : la solastalgie. Bâti à partir du mot « nostalgie » et du terme anglais *solace* (qui renvoie au sentiment de réconfort et de soulagement), ce néologisme inventé en 2003 par le philosophe australien Glenn Albrecht correspond à l’expérience d’un changement environnemental vécu de manière négative. Une sorte de mélancolie face à une transformation inéluctable, lente, chronique des lieux. Et si la mélancolie était le mal du siècle des romantiques, la solastalgie s’annonce de plus en plus comme le mal de notre siècle.

Quant à moi, en ces heures sombres où le ciel menace de nous tomber sur la tête, je tente de réduire mon territoire. Je voyage moins dans le réel, pour diminuer mon empreinte carbone, et davantage dans l’imaginaire, pour assurer mon empreinte poétique. Je regarde autour de moi l’environnement se modifier, en proie à une solastalgie que j’exorcise par l’écriture et l’amour. Je bouge à l’intérieur, revisitant par la mémoire les lieux qui m’ont fabriquée, et inventant par l’écriture ceux que je n’ai jamais vus.

Bibliographie

- AUGÉ, Marc. *Une ethnologie de soi: le temps sans âge*. Paris, Éditions Points, coll. «Points Essais», 2018 [2014], 176 p.
- COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, coll. «Les essais», 2014, 280 p.
- GAUCHET, Marcel. «Introduction», *Le Débat*, n° 92, nov.-déc. 1996, p. 42.
- LAMARTINE, Alphonse de. «Le Lac», *Méditations poétiques*, Paris, Charles Gosselin éditeur, 1823, 258 p., <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1065240k/f146.image.textelimage>.
- MICHAUX, Henri. *Passages*, Paris, Gallimard, coll. «L'imaginaire», 1998 [1951], 170 p.
- URBAIN, Jean-Didier. «Liens, lieux, légendes», *Communication*, n° 87, 2010, p. 102.

Annie et les quarante brigands

Pascale Millot

Je déteste madame Laval. C'est de sa faute si je fais toujours des cauchemars. Pendant la leçon d'histoire, elle nous a raconté les aventures des brigands de Bondy. Bondy, c'est ma ville, c'est là où j'habite avec mon père, ma mère, ma petite sœur et mon grand frère. On habite dans un HLM de dix étages.

Avant, je l'aimais bien mon HLM. Maintenant, je vois des bandits partout.

Les bandits de Bondy, c'étaient des méchants qui vivaient dans la forêt il y a des milliers de milliers de milliers d'années. Ils se cachaient derrière les arbres, ils avaient pas peur des loups. Ils attendaient les voyageurs qui traversaient la forêt à pied et à cheval, et quand ils en voyaient un passer, paf!, ils lui sautaient dessus, et ils lui coupaient la gorge avec leur grand couteau. La maîtresse nous a dit qu'ils ont même tué un roi : le roi d'Austrasie ! Il s'appelait Chimérique ou Childéric. Je m'en rappelle parce que c'était le fils du bon roi Dagobert. Tout le monde a ri quand elle a parlé du bon roi Dagobert, parce que dans la chanson, il met toujours sa culotte à l'envers. Mais c'est surtout les garçons qui ont ri.

À la récréation, ils ont continué à rire. Il y avait le grand Victor, Philippe, le roux avec des boutons, Alain, le petit gros qui se met toujours dans le fond de la classe, et l'autre, Patrick, qui arrive en retard et qui dort tout le temps

pendant que madame Laval parle. Ils ont ramassé des bâtons, ils ont remonté leur capuchon et ils ont couru après nous avec leurs bâtons. Ils criaient: « On arrive, on arrive! On va vous attraper! Donnez-nous tout ce que vous avez, sinon, on va vous tuer! ». Ils se prenaient pour les brigands de la forêt de Bondy et moi, je savais qu'ils étaient capables de nous tuer pour vrai.

À cause de madame Laval pis du grand Victor pis de Philippe le boutonneux, pis de Alain-le-gros-toujours-dans-le-fond-de-la classe, pis de Patrick-qui-dort-tout-le-temps, à cause d'eux, toutes les nuits, les brigands me poursuivent avec leurs couteaux, ils m'attrapent et ils me coupent la gorge. Je me réveille en sursaut. Mon pyjama est tout mouillé. J'ai l'impression que ça sent le sang et je respire tellement vite que c'est comme si mon cœur allait exploser.

Je ne veux plus jamais dormir.

Alors j'attends que Nathalie s'endorme, dans le lit du bas (moi j'ai celui du haut et un jour je suis tombée par terre en me réveillant de mon cauchemar!), je descends par l'échelle de fer et j'ouvre la porte de la chambre. Je fais attention de ne pas faire de bruit pour pas que papa et maman m'entendent. Là, je me cache dans un petit coin et je peux regarder la télé sans qu'ils me voient, parce qu'ils sont sur le divan au fond du salon. J'entends papa ronfler: il s'endort toujours devant la télé.

J'aime le bruit de la télévision et la lumière de l'écran. Je garde les yeux ouverts le plus longtemps possible. Parfois, je dois tirer sur mes paupières pour pas qu'elles se ferment. Comme ça, je suis sûre de pas me mettre à rêver des brigands. Puis je m'assois et je glisse doucement sur le sol. Un jour, je vais m'endormir pour toujours et les brigands pourront plus m'attraper.

Territoire d'un échec amoureux

Pascale Millot

J'ai voulu
Marcher le dedans de ton histoire

La *Main* en arrière-plan
Tu traces les contours du réservoir

À tes côtés, je dessine ceux d'un amour mort-né sur le trottoir de
la rue Bernard
Au lendemain de la Saint-Jean, les canettes ferraillent dans le
roulis de la catastrophe annoncée

J'aurais dû le savoir
Ta cour à *scrap* était pleine à ras bord
Tu sentais le diesel et les relents d'une enfance violée

Mais j'ai rien voulu voir
J'ai cru déjouer le sort
Désenclaver les lignes de ton désir

J'ai rempli notre château d'eau fraîche et d'amour
Mais le train est passé

Sur la *track* aimantée
Et a tout écrasé

Sous le viaduc, la *Llorona* hurle à la mort
Sa *can* de peinture dorée dans la *main*

Abécédaire de la nostalgie

Pascale Millot

A. Annie

Sur mon acte de naissance, je m'appelle Pascale-Yvonne-Annie. Yvonne est ma marraine. Mais je n'ai su que récemment qui était cette Annie qui m'a donné mon troisième prénom. Annie était le premier amour de mon père. Je porte donc le nom du premier amour de mon père. Je n'ai jamais trop su quoi en penser.

B. Bill

Bill était un bâtard noir et blanc à poil long. C'est le seul chien que nous n'ayons jamais eu. Un jour, il est rentré d'une de ses escapades nocturnes avec un œil ensanglanté qui pendait hors de son orbite. S'était-il battu avec plus gros ou plus méchant que lui? S'était-il pris dans des barbelés? Un chat téméraire l'avait-il gratifié d'un coup de griffes? Nous ne l'avons jamais su, mais Bill a vécu le reste de sa vie borgne. Moi, dans mes nuits agitées, il m'arrive encore, parfois, de voir cet œil de chien pendant, tout droit sorti de mes cauchemars d'enfant.

C. Calva

On l'appelait pépé. Il avançait lentement, dans son éternelle salopette brune, noueux comme un if. Il devait avoir près de 100 ans. Il souriait pourtant. Et il

aimait mon père. Deux fois par année, à chaque passage de l'alambic ambulante dans les rues du village, il lui refilait en douce, à travers la haie mitoyenne et à l'insu de son gendre, une bouteille de calva distillé à partir des pommes du verger. Je vois encore le sourire ravi de mon père.

D. Dimanche

Tous les dimanches, vers 20 h, la même sensation m'envahissait. Le lendemain, il faudrait se lever tôt pour aller prendre l'autobus et partir au lycée pour la semaine. Bien que j'eusse choisi l'internat pour m'éloigner de la maison, je ressentais malgré tout ce sentiment de tristesse légère et nauséuse, mélange de culpabilité et de peur de quitter le monde étouffant, mais néanmoins rassurant de la maison. Cette sensation diffuse signalait ma peur de grandir.

E. Émile

Émile est mort le 12 avril 1986. Je lui avais rendu visite quelques jours auparavant, à l'hôpital où il avait été admis après que les médecins eurent découvert que le cancer de la gorge qu'il pensait avoir vaincu était revenu. Ce fut un moment étrange, douloureux, gonflé de malaise. Même si nous avions vécu sous le même toit pendant des années, mon grand-père était un étranger pour moi. Je pressentais aussi que c'était la dernière fois que je le voyais, et cela ajoutait à la gravité de la rencontre. Surtout, il ne pouvait plus parler, réduit au silence par l'ablation du larynx qu'il avait subie quelques années auparavant pour éradiquer la tumeur qui le rongait. Son acharnement à ne pas vouloir réapprendre à communiquer à l'aide de ce dispositif que l'on désigne sous le terme cocasse de « canule parlante » avait scellé ses lèvres pour toujours. De cette improbable visite subsistent des fragments réassemblés qui composent un récit clos, dense, imperméable. Une pièce à deux personnages dépassés par les événements auxquels ils étaient contraints de participer, à leur corps défendant.

F. Fuite

À 15 ans, j'ai pris la fuite. Prétextant un intérêt soudain pour la langue italienne qui n'était pas enseignée près de chez nous, j'ai pu fréquenter le lycée de la ville située à 50 km de la maison, obligeant mes parents à m'inscrire à l'internat. Dix ans plus tard, je suis partie encore plus loin, à Montréal. Il me fallait un océan de séparation.

G. Grand-mère

Madeleine est morte d'un cancer du poumon quelques années avant la retraite. Elle n'a jamais pu profiter de la maison de campagne où elle et mon grand-père prévoiaient finir leurs jours. Elle fumait trois paquets de Gauloises par jour, depuis des décennies. Elle fumait tout le temps, même la nuit, dans son lit. Ma grand-mère puait le tabac, avait les doigts et les dents jaunies par la nicotine, vivait entourée de cendriers fumants débordant de mégots, et de cendre éparpillée. Pourtant, je l'aimais.

H. Honte

J'avais 12 ans. Je m'étais confectionné moi-même une jupe à volants dans un tissu bleu ciel moiré. Je l'arborais fièrement en tournant sur moi-même comme une ballerine plantée dans une pièce montée. Il n'aura fallu qu'une toute petite phrase à cette tante dont j'ai oublié le nom pour instiller en moi un sentiment qui ne me quitta plus. « C'est du tissu à doublure ! ». Ce jour-là, je sus ce qu'était la honte.

M. Moustache

J'ignorais qui était cet homme à moustaches fines et retroussées qu'on voyait, à la télé, dire avec un accent prononcé : « Je suis fou du chocolat Lanvin ». Il avait effectivement l'air un peu fou. Pour toujours désormais, le chocolat Lanvin est associé, pour moi, à Salvador Dali.

N. Nino

C'est un endroit qui ressemble à la Louisiane / À l'Italie / Il y a du linge étendu sur la terrasse / Et c'est joli. Cette chanson s'appelait « Le Sud ». Nino Ferrer avait une manière désinvolte de la chanter qui me faisait rêver.

P. Pain

Quand j'étais enfant, ma mère répétait souvent cette expression : « Ça mange pas de pain ». Mais qui était ce « Ça » qui ne mangeait pas de pain ? Et pourquoi n'en mangeait-il pas ?

S. Sinusite

De l'âge de cinq à sept ans, j'ai passé les mois de juillet en cure thermale à Cauterets dans les Pyrénées, pour soigner une sinusite chronique. 100 % charme, clamait la publicité. Il m'en reste plutôt une sensation nauséuse, celle que

provoquait invariablement en moi l'odeur d'œuf pourri caractéristique du soufre émanant des thermes. C'est là, je crois, que j'ai découvert l'ennui, profond, interminable. La dernière année, ma sœur cadette m'accompagna. Comme elle était plus jeune, elle fréquentait l'autre « camp ». Souffrait-elle elle aussi de sinusite ou mes parents en profitaient-ils pour se débarrasser de nous alors que ma mère combattait un cancer des os? N'étions-nous pas bien jeunes pour partir si longtemps loin de chez nous? Me revient en mémoire l'image d'une toute petite fille, en larmes, agrippée au grillage, réclamant désespérément sa grande sœur confinée de l'autre côté. C'est l'image de ma propre solitude que me renvoyait ce visage dévasté.

T. Tétanos

Mon père racontait souvent l'histoire d'un de ses amis, un colosse qui était mort du tétanos en bêchant son jardin pieds nus. Aujourd'hui, j'y vois une forme d'allégorie de la place de l'être humain dans la nature. Nous ne sommes pas de taille.

V. Volkswagen

Pour les jeunes qui grandissent à la campagne, le permis de conduire est un rite de passage obligé. J'étais précoce en tout. Je voulais tout. Vite. J'ai passé mon permis de conduire dès mes 18 ans. Avec mes premières payes, je me suis acheté une vieille Volkswagen: une coccinelle bleue. Elle consommait 18 litres au 100 (les gaz à effet de serre n'étaient pas encore à l'ordre du jour), et faisait un bruit d'enfer. Mais ma coccinelle bleue, ça voulait dire m'envoler, m'évader, fuir, conquérir, attraper le temps qui passe, rejoindre la mer, le désert, la ville, New York, l'Amérique, le Grand Canyon, la moiteur du Sud et les étendues blanches et glaciales du Nord. Ma coccinelle bleue, ça voulait dire accéder à la vraie vie, à la possibilité de devenir moi-même.

Disparitions

[Petit pastiche oulipien en hommage à Georges Perec]

Pascale Millot

Dans le planisphère Wikipédia, la liste des villes disparues s'égrène comme l'inventaire d'un monde évanoui. Rasées par les bulldozers, noyées par les bâtisseurs d'eau, dévorées par les promoteurs, figées sous le magma, incendiées par les fous de Dieu, ces épïcèntres du désastre racontent l'histoire d'un effacement. Mais là où l'Histoire avec sa grande hache règle son compte au réel, la mémoire des hommes agglomère les lieux évanouis et ressuscite les morts.

Abarsal

Akkad

Almaliq

Apologus

Charax Spasinou

Floci

Gagnon

Hakpis

Iram

Jubbah

Malao

Osaki

Qashliq

Saticula

Subashi

Ys

Xucutaco

...

Giovanni, apparu à Troïna, sait qu'Abarsal croupît à Azzigurat, gros gravats au sol.

Toi, Guti d'Akkad, tu gis ici sans faiblir.

Nos Douçains d'Almaliq s'ouvriront un jour dans l'allusion d'un paysan d'antan.

Aux monts Calon, un marchand d'Apologus qui trop transactionna mourut d'un coup un jour d'avril.

Charax Spasinou fut d'abord un port capital. Sa localisation sur Jabal Khuyabir connut vos pics puis vos balais.

Toi, Roumain! Tu as vu mourir Floci au limon du lit d'lalomita.

Loin au Nord, Gagnon du Canada doit son nom à un puissant, un important. La Hart, aujourd'hui à Hydro, lui donnait alors son pouvoir.

Hakpis, ton nom mutant a connu maints avatars: Hakpish ou Hakmis ou Hakmish. Non loin, Çorum vit toujours. Toi, tu as disparu.

Foi de Coran, la tribu Ad bâtit Iram alias Ubar alias Wabar au mitan du Rub-al-Khali, 3000 ans av. J.-C. Son roi Shaddad fit fi d'Houd puis d'Allah. La tradition dit qu'il mourut sous un mugissant tourbillon.

Oh Jubbah! Au nord, Riyad dit son nom. Toi, jadis un lac, tu as, inscrits sur ton roc, maints signifiants Thamud d'il y a au moins 1000 ans avant J. C. Plus tard, Lady Blunt t'a parcouru.

Malao dans son port a introduit or, cuir, diamants. Il a transmis par flots copal, macir, duaca. Aussi, maints grands Noirs vaincus.

Qashliq ou Sibir, point principal du Khanat, fut mû là par Khan tatar mamik. Il y faisait froid. Un ataman la prit puis 1586 arriva. Alors, on la vit mourir tout à fait.

Jadis « Sati-kò », Saticula naquit par migrations puis prit part aux combats av. J.-C. Bourg abattu dans l'humiliation par un, trois, dix, vingt Romains d'où sort aujourd'hui Sant'Agata.

Subashi disparut dans l'hamada du Taklamakan, au trimard du brocart d'or, non loin du Kucha. Otani Kozui l'a dit.

Ys ou Is, du pays dont sont issus Brutus, Conan, Arthur, Dahut, bourg principal du roi Gradlon, subit plus tard moult affabulations du Christ qui l'inonda pour écarts d'habitants.

Xucutaco, Ciudad blanca, séduit ton conquistador qui écrivit au roi Quint pour la saisir, car son or brillait fort dans la taïga. Habitants partis, on n'y trouva *nada*.

...

Pour G.P, W inclut son black-out, son inconnu d'Auschwitz. Là, Gaspard a disparu. Un jour, G. P. a vu dans W son antan, son jadis, sa jakata. Moi, ici, traquant vos mots à l'infini, suivant vos affabulations, j'y ai saisi par travail d'Oulipo, au final, ma combinaison.

FIN